CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Cen
FRC
8883

Un grand nombre de citoyens de la commune de Laon, département de l'Aisne, aux membres du Conseil des Cinq-Cents.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

C'EST dans le sein du Corps législatif que les citoyens de la commune de Laon, soussignés, viennent déposer les sentimens de douleur et d'indignation qu'ils ont éprouvés à la nouvelle de l'affreux attentat commis sur les ministres plénipotentiaires de la République à

MZW 17788

Rastadt. Intéressés comme tous les Français, comme tous les amis de l'humanité, à la vengeance d'un crime inconnu même chez les hordes les plus sauvages, les rapports d'estime, de confiance, d'attachement, qui les lient à l'une de ces illustres victimes, à Jean Debry, leur compatriote, semblent leur faire un devoir plus particulier de la solliciter avec lui pour ses collègues, pour lui, cette vengeance terrible que vous devez à la grande nation que vous représentez. Les barbares! ils croyoient ensevelir dans le plus lâche des assassinats les témoins secrets des trahisons, des perfidies qu'ils n'ont cessé d'employer durant cette trop longue session d'un congrès illusoire: mais le génie de la liberté, qui veille sur les destinées de la République pour la punition des rois, en avoit décidé autrement; et, comme si l'ordre des destins eût voulu qu'aucune des circonstances de cet horrible forfait ne fût ignorée, il en reste un témoin pour déposer contre ses auteurs et diriger le burin de l'histoire qui doit les flétrir chez la postérité la plus reculée. C'est toi, Jean Debry, qu'une espèce de prodige a soustrait au fer des assassins. Permets, ô patrie! que la douce idée de sa conservation tempère l'amertume des larmes que nous versons sur ses deux collègues. Et toi, cher compatriote, en attendant que nous puissions te serrer dans nos bras, contre nos cœurs, reçois ici l'expression de notre sensibilité, le témoignage de notre affection.

Bientôt, nous l'espérons, ce collègue intéressant va reparoître au milieu de vous; il vous découvrira, vous verrez, vous toucherez, en frémissant d'horreur, les plaies encore saignantes dont l'ont couvert les poignards autrichiens. Au nom de l'humanité entière, au nom de la République, au nom des mânes sanglans de Bonnier et de Roberjot, massacrés à ses côtés, il vous demandera vengeance; tous les Français répètent avec lui, vengeance! vengeance! Que ce mot sacré retentisse de l'un à l'autre bout de la République: qu'elle soit forte

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

et terrible ; qu'elle soit proportionnée, s'il est possible, à l'atrocité du forfait. L'Autriche vient de prouver à l'Europe qu'elle ne veut plus avec vous ni négociation ni paix ; elle vient de vous déclarer une guerre à mort. Eh bien ! guerre à mort à l'infâme Autriche, guerre à mort à l'assassin couronné qui a commandé froidement le plus atroce de tous les attentats : c'est dans son sang, ce n'est que dans le sang d'un tel monstre que peut s'assouvir la vengeance que réclament l'humanité et le droit des peuples.

Loin de vous, citoyens représentans, toute idée de modération envers les brigands coalisés ! Comparez la générosité française avec la longue série de leurs forfaits, et voyez si chaque trait de cette modération n'a pas augmenté la férocité de ces tigres à face humaine, n'a pas allumé leur soif inextinguible pour le sang républicain. A Véronne, à Turin, à Rome, l'assassinat, le lâche assassinat, organisé par les cours, fait couler le sang des défenseurs de la liberté. Mack, ce vil assassin stipendié successivement par l'Autriche, l'Angleterre et l'Italie, Mack se baigne, au nom d'une cour cannibale, dans le sang des républicains qu'il égorge malades sur leur lit de douleur ; et Mack, tombé au pouvoir des Français, reçoit une garde de sûreté qu'il appelle sa garde d'honneur. Et c'est par de tels excès de générosité que nous repoussons toutes les atrocités royales. Enfin l'Autriche, comme si elle étoit fatiguée de tant de modération, s'apprête à surpasser tous ces crimes par un crime plus atroce encore, par un crime inoui jusqu'alors chez tous les peuples, par un crime dont les pages de l'histoire n'offrent aucun exemple, par un crime enfin dont l'idée ne pouvoit être conçue que par un nouvel empereur romain, par un second Caligula. Des ministres revêtus d'un caractère sacré chez toutes les nations, des ministres pacificateurs sont égorgés sous le portique même du temple de la paix. Quatre cents soldats, qu'on transforme en autant

d'assassins, sont armés pour massacrer trois citoyens sans défense, sans armes et sans défiance. Quel est le Français digne de ce nom dont le cœur n'a pas tressailli d'indignation et de fureur au récit de cet atroce attentat? Quel est le lâche qui n'a pas voué à une égale exécration, et le tyran de l'Autriche qui l'a commandé de sang-froid, et l'infâme Charles, le premier ministre des fureurs de son maître, convaincu d'être un des principaux instrumens de cet acte vraiment royal, par là même que le lieu du congrès n'étoit plus depuis longtemps respecté de ses patrouilles?

Il n'est plus temps, citoyens représentans, d'user de modération envers des ennemis qui ne respirent que le crime : elle en seroit un quand la vengeance est un devoir. Vous venez d'appeler à la défense de votre cause, de la cause de l'humanité, toutes les nations, toutes les puissances de l'Europe; que celle qui s'isoleroit de cette cause sacrée, que le gouvernement qui différeroit encore d'agir offensivement avec nous, soit déclaré l'ennemi de la République et le complice de la férocité de l'Autriche. Il faut que de cette lutte sorte enfin l'anéantissement de tous nos ennemis et l'affermissement de la République.

Qu'il nous soit permis d'émettre un double vœu cher à tous les cœurs républicains : Pourquoi faut-il que les corps de Bonnier et de Roberjot n'aient pas été ramenés sur la terre de la liberté! ils sont déposés à Rastadt. Les témoignages d'intérêt que ses habitans ont donnés à notre compatriote, leurs cris d'indignation sur l'horrible attentat commis sous leurs murs, nous feroient moins regreter peut-être de voir les restes précieux de deux de ces illustres victimes, possédés par une terre étrangère, si elle n'étoit occupée par nos féroces ennemis : mais, au moment qu'elle est souillée par la présence de ces hordes de cannibales, ne devons-nous pas craindre que ces ombres magnanimes ne puissent jouir, au mi-

lieu de leurs assassins, du repos de la sépulture? Il nous semble entendre leurs ossemens s'agiter sous leur tombe et frémir d'indignation, lorsqu'ils se sentiront fouler sous les pas de leurs bourreaux, lorsqu'ils verront le rire féroce de l'Autrichien les insulter jusques dans leurs tombeaux. Appaisez-vous, mânes augustes, bientôt la terre qui vous possède sera purgée des brigands assassins dont la présence fait gémir vos ombres indignées. Cette terre, redevenue alors hospitalière, la République lui demandera vos restes précieux qu'elle a reçus à titre de dépôt, et l'asyle de la sépulture vous sera rendu sur la terre de la liberté, qui vous réclame comme ses enfans et ses martyrs.

Que les cadavres sanglans de ces ministres infortunés n'ont-ils pu être promenés en pompe funèbre sur tous les points de la République, être portés dans les rangs de toutes nos armées! Si autrefois le cadavre d'un tyran, mis sous les yeux des Romains, put les exciter à la vengeance, quelle impression n'eût pas faite sur le cœur de nos jeunes défenseurs le spectacle des cadavres mutilés de deux amis de la liberté, exposés dans leurs camps, lorsque la patrie, en habit de deuil, leur eût dit: Voilà ce qui vous reste de deux grands hommes, de deux de vos concitoyens que j'avois chargés de négocier la paix avec vos ennemis, cette paix que vos victoires sembloient avoir donnée à l'Europe, cette paix que votre féroce ennemi vous avoit demandée à genoux, et qu'il a ensuite refusée en assassinant ceux qui la lui offroient en votre nom!

C'est à vous, citoyens représentans, à leur adresser ce langage au nom de la patrie dont vous êtes les organes. Déja nos phalanges républicaines ont tressailli du sentiment d'indignation qui anime tous les Français: elles attendent que vous ayez organisé les moyens de la vengeance, et que vous leur en ayez donné le signal. Ces deux sentimens se joignant à ceux de bravoure et

720

d'intrépidité qui ont tant de fois fixé la victoire à leurs drapeaux, nous sont un sûr garant que la vengeance du monstrueux attentat de l'Autriche sera complette, terrible, et telle enfin que l'attend l'univers de ce peuple qu'il n'aura pas en vain surnommé *la grande nation*.

Suivent les signatures.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Floréal an 7.